

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 5

Artikel: Il en mettrait sa main au feu !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Mais, est-ce tout de suite que monsieur désire prendre livraison de la marchandise ?

— Demain, au plus tard ; je suis un peu pressé.

— Ah ! je crois comprendre... monsieur désire se aujourd'hui, et naturellement... Eh bien, monsieur, nous avons en ce moment un choix de cercueils en acajou du meilleur genre.

— Parfaitement. J'ai toujours aimé ce qui est bien porté, mais il faut en toutes choses réunir l'utile à l'agréable. Sont-ils très solides ?...

— Je puis vous les garantir pour trois ans.

— C'est bien, je m'en rapporte, faites prendre ma mesure ; mais je vous préviens que je suis très difficile à habiller.

— Monsieur peut être tranquille. Ce serait la première fois que notre maison aurait des réclamations d'un client. Nous avons, du reste, un des meilleurs ouvriers de la ville.

Le monsieur essaie plusieurs cercueils, fait ses observations, prodigue ses compliments sur la qualité du bois et la beauté des vernis, mais il trouve que tous le gênent aux épaules. Enfin, vient la question du prix.

— Le voulez-vous simple ou double ?

— Je le veux double, c'est plus chaud.

— En zinc ou en plomb ?

— En plomb, cela fait plus d'usage.

— En ce cas, monsieur, ce sera 300 francs.

— Trois cents francs ! Vous voulez rire.

— Eh ! monsieur, je puis vous en fournir un à bien meilleur compte, mais pas sur mesure. L'article est d'ailleurs en hausse.

— Diable ! cette somme dépasse ce que je puis consacrer à cet objet. Mille excuses, madame..., je préfère attendre quelque temps... je repasserai.

— Bien, monsieur ; voyez ailleurs, du reste, nous ne craignons pas la concurrence,

Lo dévezâ ai bêtès.

Lè dzeins ont étâ met dein stu mondo po vivrè ein sociétâ et na pas po restâ solets coumeint cé certain Robinson que vo z'ein ai binsu oüu parlâ, mà que dâi avâi z'âo z'u étâ moo. Et portant quand bin lè z'hommo dussont vivrè lè z'ons avoué lè z'autro, n'est pas tot ; ne poâvont pas sè passâ dè bêtès, kâ que fariont-te po sè nuri et sè vetti ? Et po la cavaléri, iô dào diablio foudrài-te aguelhi clliâo chasseu à tséau ? et adieu Dian po sè goberdzi dè piotons ào dè saocesse ào fédzo ! Adon, coumeint on ne pâo pas vivrè avoué cauquon sein djazâ on bocon, lè dzeins ont du sè mettrâ à dévezâ à lâo bêtès, et po cein, lâi a on leingadzo po tsaquiè sorta.

Quand lè fennè volliont criâ lè **dzenelhiès** po lâo bailli à medzi ào po lè tatâ, le font : *petit, petit, petit !... pi, pi, pi, pi, pi... pilet, pilet, pilet !* ào bin se le lè volliont férè parti, le font, ein secoseint lâo fâdâi : *psch ! psch ! psch !*

Po criâ lè **borrès**, on lâo fâ : *bouri, bouri, bouri !*

Po lè **tsats**, c'est *minon, minon, minon !* ào bin on lâo fâ lo mémo son coumeint s'on volliâvè eimbrassi 'na galéza gaupa : *pff, pff, pff !* mà faut derè clliâo lettîres coumeint s'on fifâvè.

Po lè **tchivrès**, on lâo fâ : *tai ! tai ! bediet, bediet, bediet !*

Po lè **faïès** et lè **mutons**, lo muteni lè fâ martsi ein lâo deseint : *prrrou ! prrrrou !*

Po lè **tséaux**, y'ein a on pe grand bet. Parait que sont mé éduquâ, et l'est veré dè derè que voïadzont bounadrâi. S'on lè vâo férè einmodâ, lâo faut derè : *hi, hiu, ào bin hop ; otta, s'on lè vâo férè allâ à man drâite ; hio, s'on lè vâo férè teri à gautse ; trouque, po lè férè recoulâ, et heu, ào bin heuhâ, s'on lè vâo férè arretâ.* Ora, s'on est à la tserri, se ne vont pas ti parâi, on criè cé que ne va pas : *hardi do bet ! allein, allein à la ria ! hi devant !* et savont quand on dit *ardâ !* que sè faut reveri. Cognaissent assebin lâo nom : *Bronna, Grise, Coli, Lise* et s'eincoradzont dè bairè quand on subliè vai lo borné.

Lè **bâo** qu'on appliyè à la tserri compreignont lo mémo dévezâ : *hardi, hardi ! Fromeint, Marquis, Rodzet, allein tsaropès, coradzo ! tsau, tsau !*

Po lè **vatsès**, s'on vâo férè allâ on troupé, cé que va devant lâo criè : *ho-o ! ho-o ! ho-o !* et ccliâo qu'accouillont font : *hai ! haï ! haï !* ein pregneint onna bouna eimbriyâite po derè cé mot. Quand on lè va abrévâ et que 'na vatse s'einsauvè, on lâi fâ : *vins cé !* et le revint ; à l'étrablio, on lâo fâ : *su !* po lè férè lévâ, et : *tor-tè !* po lè férè remoâ quand on fâ la littière. On lâo dit assebin *tai !* s'on lâo vâo bailli dè 'ta sau, et le sâvont bin lâo nom : *Baliza, Tacon, Motaila, Merido, Fleurette, Pindzon.*

Po lè **caions**, lè fennè lâo font : *guedi, guedi, guedi ;* mà lè marthands que lè minont, lâo font, ein pregneint onna voix que ranquemellè on bocon : *tiai ! tiai ! tiai !*

Ora, restè onco monsu lè **tsins**. Ye dio « monsu », po cein que lâo faut on dévezâ pe signolet, kâ n'e jamé z'âo z'u oüu dévezâ ein patois à n'on tsin, mà adé ein français, tandi que po lè z'autrè bêtès, l'est tot lo contréro. Porquiet clia differeince ? Diabe lo mot y'ein sé ; mà adé est te què quand on lâo dévezè, on lâo fâ : *Viens ici ! couche-toi là ! ouze ! fais le beau ! donne la patte ! va le chercher !* s'on lâo tsampè oquiè que dussont allâ queri, *chat ! chat ! chat !* s'on lè vâo envoyi contrè on tsat, et *kss, kss, kss !* po lè z'aniksî contrè on autre tsin. Et pi tsacon a son nom : *Turc, Médor, Sultan, Bichette, Riquet, etc., etc.*

Et l'est dinsè qu'ein bon pére dè famille, lâi a dâi z'hommo qu'ont mé dè plisi dè dévezâ à lâo bêtès qu'à lâo vesins et mémameint à lâo pareints.

Il en mettrait sa main au feu ! se dit d'un individu qui soutient son opinion avec ardeur.

L'origine de cette façon de parler remonte aux premières découvertes sur l'incombustibilité, faites par les prêtres du paganisme, intéressés à monopoliser à leur profit quelques secrets de la nature.

Sachant présenter au vulgaire, comme une intervention de la divinité en faveur du bon droit, le fait d'être insensible au feu, ces imposteurs s'érigeaient en juges souverains et rendaient des sentences, basées sur les phénomènes de l'incombustibilité, plus apparente que réelle. Marcher sur des charbons ardents, manier un fer rougi au feu, tremper sa main dans l'eau bouillante, ces épreuves, subies sans douleur, témoignaient de l'innocence de l'accusé. Une plainte, une défaillance, une odeur de chair roussie, démontraient sa culpabilité.

Dans ces sortes de jugements, la volonté des juges était tout, le reste n'était rien. S'agissait-il d'absoudre un accusé puissant, seul à comparaître devant le tribunal ? on lui faisait manier, en guise de barre rougie au feu, un vulgaire bâton fumant, peint en rouge. Fallait-il, au contraire, soumettre deux rivaux à une épreuve sérieuse ? le malheureux, condamné d'avance, brûlait ses mains nues au contact du fer incandescent, tandis que l'ami des juges ne ressentait aucune douleur, sa peau ayant été protégée par une préparation dont le tribunal avait seul le secret.

QUAND FINIT LA JEUNESSE

VII

Quelques minutes après, le médecin entra, et ne tarda pas à se prononcer sur l'état de la petite malade. L'enfant, assura-t-il, avait eu une convulsion, et, pendant la dentition, ces sortes d'accidents ne sont pas rares. Il fallait appliquer des sinapismes, baigner le front d'eau froide, veiller constamment près du berceau, en faisant toutefois le moins de bruit possible. Gabrielle assura que l'on exécuterait ponctuellement ces prescriptions, parce qu'elle y veillerait elle-même. Mais déjà la petite était moins oppressée, plus calme, et, bientôt après elle s'endormit.

Cette fois, elle sommeilla longtemps, sa mère resta auprès d'elle, encore un peu émue, inquiète et fatiguée, mais heureuse au fond du cœur, et ayant oublié, comme par l'effet d'un charme, ses espérances, ses déceptions et ses angoisses de la veille, la jeunesse, le monde et le bal.

Le soleil était déjà bien haut quand la petite rouvrit les yeux. Un peu pâle encore, mais tranquille, elle suivit du regard la main qui écartait ses rideaux, et sourit à sa mère, qui se pencha vers elle et voulut l'embrasser... Mais, ô surprise ! ô joie !... Voici un beau petit point brillant, nacré comme une perle, poli comme l'émail, qui perce et qui reluit sur les gencives roses de l'enfant.

— Oh ! vite, Françoise, accourez ! Venez voir ce qu'elle a dans la bouche ! — s'écria Gabrielle, le cœur battant.

— Une dent, Madame... une dent ! Sainte Vierge, je vous remercie !... C'était là, voyez-vous, ce qui la faisait tant souffrir, la pauvre petite innocente !

— Ainsi notre Aline commence à devenir une grande fille... Voici qu'elle a sa première dent, — dit Alfred, qui venait d'entrer.

— Oui, — pensa Gabrielle, en jetant un coup d'œil sur le miroir, — elle a eu sa première dent le jour même où j'ai vu poindre ma première ride. »

Mais dans ce regard il n'y avait plus ni dépit, ni regrets, ni douleurs : rien qu'un éclat pur et joyeux qui ressemblait vraiment au sourire de l'espérance.

Et Gabrielle n'eut plus le temps de se souvenir ni de regretter, car, avant de devenir forte et grande, la petite souffrit encore... Bien des nuits sans sommeil, bien des jours sans repos, éprouvèrent la vigueur de l'enfant et le courage de la mère. Toutes deux sortirent triomphantes pourtant de ce rude apprentissage de la maternité et de la vie. Mademoiselle Aline, à un an, avait huit belles petites dents de perle ; ses joues étaient fraîches et rondes, et elle commençait à ramper. Et Gabrielle avait retrouvé son ardeur, sa gaité et sa vivacité des beaux jours. Elle avait encore trouvé mieux que tout cela, car elle avait appris le dévouement et la tendresse.

Cependant les nuits sans sommeil, les jours sans repos, laissent leurs traces. Deux ou trois rides de plus, minces, légères, visibles à peine, se sont étendues sur

les tempes nacrées, au-dessous des beaux yeux noirs. Mais Gabrielle n'a guère maintenant le temps de se mirer ; on la voit rarement au bal, elle ne compte plus ses rides. Ce qu'elle admire comme une mère, ce qu'elle compte comme une avare, ce sont les premiers pas d'Aline ; ses premiers pas si incertains, ses premiers gestes si gracieux, ses premiers baisers si doux, trésors inépuisables, mystérieux, infinis, qui font l'orgueil, la joie, l'espoir et la beauté des mères.

ETIENNE MARCEL.

Boutades.

Un derviche rencontre un sage portant ses deux filles, chacune dans une hotte, l'une sur la poitrine, l'autre dans le dos.

— Combien y a-t-il de temps que tu portes ainsi tes filles ? demande le derviche au sage.

— Mais depuis leur naissance, répondit celui-ci, et il y a vingt ans à peu près.

— Alors tu dois être assuré de leur sagesse ?

— Ma foi ! répondit le sage, pour celle qui est dans la hotte de devant, je crois pouvoir en répondre.

L'autre jour, un rusé campagnard de Confignon (Genève) avait à entrer deux jambons en ville ; il fallait passer à l'octroi. Il les place sous le siège sur lequel il était assis.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ? lui demanda un employé de l'octroi.

— Oui, deux jambons, répondit-il en riant.

— Où sont-ils ?

— Je suis assis dessus.

— Mauvais plaisant, va ! dépêchez-vous de filer.

Le paysan ne se le fit pas dire deux fois et ses jambons ne payèrent pas l'octroi.

Une dame disait, l'autre jour, au très mondain Barbenbois :

— N'est ce pas, monsieur, qu'il y a des femmes laides qui savent pourtant se faire aimer ?

— Certainement, madame... Quand il n'y aurait que vous !...

Dans un café, quelques personnes causent politique.

Un jeune étudiant s'approche et prend part à la conversation ; ses arguments n'entrent nullement dans les vues d'un vieux grognard, qui l'apostrophe en ces termes :

— Tais-toi, à ton âge j'étais encore un âne !

— Dans ce cas, répond l'étudiant, vous vous êtes parfaitement conservé.

Calino vient acheter un almanach chez le papetier, qui lui en demande un franc.

Calino fait un calcul mental, puis, d'un ton très rond, comme quelqu'un qui veut traiter les affaires largement :

« Allons, je vous le prends à quatre-vingt-quinze centimes.

— Mais, monsieur...

— Je vous ferai observer qu'il y a déjà sur votre almanach sept jours d'écoulés, dont je n'ai plus besoin. »